



HAL
open science

La traduction par Bentham du Taureau Blanc de Voltaire : les usages de la satire religieuse

Emmanuelle de Champs

► To cite this version:

Emmanuelle de Champs. La traduction par Bentham du Taureau Blanc de Voltaire : les usages de la satire religieuse. Jean-Pierre Cléro. La figure de Saint Paul dans les œuvres de Bentham sur la religion, Institut francophone pour la justice et la démocratie, 2020. hal-03181699

HAL Id: hal-03181699

<https://hal.science/hal-03181699>

Submitted on 31 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La traduction par Bentham du *Taureau blanc* de Voltaire : les usages de la satire religieuse

Emmanuelle de Champs, Université de Cergy-Pontoise, Laboratoire Agora

La publication récente des manuscrits composant le troisième volume inédit de *Not Paul, but Jesus*, vol. III - *Doctrine* dans les *Collected Works of Jeremy Bentham* a suscité un regain d'intérêt pour la production antireligieuse du philosophe au cours des vingt dernières années de sa vie¹. Aux ouvrages publiés de son vivant comme *Church-of-Englandism*, paru en 1819 ou bien le premier volume de *Not Paul But Jesus* sorti en 1823 sous le pseudonyme de Gamaliel Smith à partir de textes tirés des manuscrits par le radical Francis Place, s'ajoute à présent une série de manuscrits dans lesquels le philosophe poursuit sa critique de la religion chrétienne, et tout particulièrement de l'anglicanisme. Il l'accuse de pervertir la raison et la morale et d'entrer en contradiction directe avec la doctrine de l'utilité. Tant sur le fond que sur la forme, les textes des années 1810-1820 s'inscrivent pourtant dans la continuité d'écrits rédigés au cours des années 1770 et 1780². On s'intéressera ici plus particulièrement à un texte publié sous couvert d'anonymat en 1774, la traduction du conte philosophique de Voltaire *Le taureau blanc*, précédée d'une longue introduction dans laquelle Bentham reprend à son compte la satire de Voltaire en l'adaptant au lectorat anglais et à son propre programme polémique.

Pourquoi et dans quelles conditions Jeremy Bentham, âgé d'une vingtaine d'années, en vient-il à se faire traducteur au cours des années 1770 ? Maîtrisant le français, outre le latin et le grec, il travaille brièvement en tant que traducteur rémunéré pour le libraire londonien Elmsley. Mais Bentham n'est jamais un simple écrivain stipendié : il tient à choisir ses textes et cherche aussi une occasion de se faire connaître en tant qu'auteur et polémiste. Il utilise ainsi le vecteur de la traduction comme forum pour faire son entrée dans la vie littéraire. Il n'est pas anodin que les textes qu'il traduit (*Le Taureau Blanc* de Voltaire et *Les Incas*, de Marmontel) s'inscrivent toutes les deux dans les débats religieux des Lumières. Comme on le verra, les traductions de Bentham sont aussi, surtout dans le cas du texte de Voltaire, l'occasion d'une transposition à la vie politique et religieuse anglaise des années 1770. Ainsi, l'étude de ces textes permet-elle d'éclairer non seulement l'origine des idées antireligieuses de Bentham, mais aussi la forme spécifique – celle du pamphlet et de la satire – que prend leur exposition sous sa plume, deux traits qui sont pertinents pour comprendre ses écrits plus tardifs.

Vers 1790, les francophones qui croisent Jeremy Bentham témoignent qu'il « se fait comprendre en français, bien qu'il s'exprime avec difficulté par manque de pratique. »³. L'ayant appris grâce à son tuteur, un dénommé Lacombe, pendant son enfance, il a peu

¹ Jeremy BENTHAM, *Not Paul, but Jesus. Vol. III. Doctrine*, Londres, University College London, 2013. Voir Philip SCHOFIELD, *Jeremy Bentham: Prophet of Secularism*, Londres, South Place Ethical Society, 2012 et le chapitre de Chris Riley dans ce volume.

² Voir Emmanuelle DE CHAMPS, « Religion, politique et utilité chez Jeremy Bentham », *Archives de Philosophie*, Tome 78-2, 2015, p. 275- 290 et Emmanuelle DE CHAMPS, *Enlightenment and Utility. Bentham in France / Bentham in French*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

³ Manuscrits Bentham, University College London. UC, carton 169, folio 170. Il s'agit probablement d'une copie d'un extrait de lettre envoyé par Lord Lansdowne au duc de La Rochefoucauld.

d'occasions de le pratiquer à l'oral mais continue à lire en français. En 1769, diplômé d'Oxford, il est reçu au barreau de Londres mais décide presque immédiatement d'abandonner la pratique du droit pour se convertir à la réforme de la législation et à l'écriture. Cette décision lui vaut l'ire de son père qui diminue fortement la pension qu'il lui octroie. Espérant vivre de sa plume, le jeune Bentham côtoie une certaine bohème littéraire londonienne. Lorsqu'il part à Paris, seul, en 1770, seules lettres de recommandation dont il est muni sont celles du libraire londonien Peter Elmsley⁴. Ses lettres de l'époque confirment le fait qu'il ne fréquente pas les salons mais un milieu un peu interlope de britanniques (comme le peintre écossais David Martin⁵) ou bien de littérateurs. Il rencontre ainsi le traducteur Jean-Claude Pingeron⁶. Son premier contact avec le monde de la traduction est peu reluisant. Il écrit à son frère :

J'ai fait la connaissance de celui qu'Elmsley m'a recommandé comme Cicérone. Je l'ai trouvé dans un petit trou malpropre, où la moitié de la pièce était occupée par un lit tâché de punaises, occupé à compiler l'index d'un traité d'architecture qu'il doit bientôt publier⁷.

En France comme en Angleterre, le statut des traducteurs est très variable. Des auteurs reconnus publient des traductions acclamées par la critique (comme par exemple Tobias Smollett pour son *Don Quichotte* paru en 1755) mais beaucoup sont des écrivillons qui vivent dans une semi-pauvreté, comme ceux que semble fréquenter Bentham : Pingeron en France, et l'Allemand à qui il envisagera plus tard de confier son *Introduction aux principes de morale et de législation*, qui sera incarcéré pour dettes à Londres⁸. Bentham insiste toujours sur la pauvreté des traducteurs qu'il est amené à rencontrer.

Après son retour à Londres, il travaille pourtant à deux traductions du français. La première, celle du *Taureau Blanc* de Voltaire, paraît en 1774⁹. Elle est suivie trois ans plus tard du premier volume des *Incas* de Marmontel. Bentham tente d'obtenir de son éditeur un salaire conséquent, gage pour lui de la reconnaissance qui est due à ses talents littéraires – il écrit à son frère qu'il a demandé le même tarif que Smollett, soit trois guinées le feuillet¹⁰. Son ami George Wilson, avocat et, comme lui, pensionnaire des Inns of Court dans les années 1770 et 1780, tente de l'en dissuader : s'il se savait qu'il était l'auteur de traductions, cela « entacherait grandement sa réputation ... et [lui] causerait un tort considérable, ainsi qu'à [ses] projets. »¹¹ On comprend mieux alors pourquoi Bentham ne revendique jamais ces

⁴ Figure respectée de la vie littéraire londonienne, le libraire Peter Elmsley est notamment connu pour les traductions d'œuvres françaises. Voir O. BRACK, « Elmsley, Peter (1735/6–1802), bookseller ». *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne]. Pour ses relations avec Bentham, voir *The Works of Jeremy Bentham*, Édimbourg, William Tait, 1843, X, p. 66.

⁵ Jeremy BENTHAM, *A Comment on the Commentaries and A Fragment on Government*, London, Athlone Press, 1977, p. 520.

⁶ Voir Jean SGARD, « Jean Claude Pingeron », *Dictionnaire des Journalistes: 1600-1789*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, [en ligne].

⁷ *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 1, 1752-1776*, London, Athlone Press, 1968, p. 141.

⁸ Emmanuelle DE CHAMPS, « An introduction to utilitarianism. Early French translations of Bentham's Introduction to the Principles of Morals and Legislation », Ann THOMSON et al., *Cultural Transfers: France and Britain in the Long Eighteenth Century*, Oxford, SVEC, 2010, p. 269- 283 ; sur le statut des traducteurs à Londres, voir Mary Helen MCMURRAN, *The Spread of Novels. Translation and prose fiction in the eighteenth century*, Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2010, p. 55- 62.

⁹ VOLTAIRE, *The White Bull, an Oriental History from an Ancient Syrian Manuscript, communicated by Mr. Voltaire cum notis editoris et variorum: sc. ... the whole faithfully done into English*, [trans. J. Bentham], Londres, J. Bew, 1774.

¹⁰ *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 2, 1777-1780*, London, Athlone Press, 1968, p. 6.

¹¹ *Ibid.*, p. 21.

textes, ce qui explique le relatif oubli dans lequel ils sont tombés. Il n'est pas fait mention de la traduction de Marmontel dans les souvenirs confiés à John Bowring et publiés dans les *Complete Works of Jeremy Bentham* en 1843. Il renie la paternité de la traduction du *Taureau Blanc*, et la qualifie « de fragment obscur de littérature de caniveau [*Grub-Street literature*], qui n'a reçu aucune considération, et que l'auteur me pardonne, n'en mérite aucune. »¹². Le peu de reconnaissance du statut de traducteur ainsi que le mépris social attaché aux littérateurs stipendiés – plus encore que le contenu de l'ouvrage – explique que Bentham ne revendique jamais ces textes.

Pourtant, la correspondance de Bentham permet de les lui attribuer. « Le *White Bull* est sous presse », annonce-t-il à son frère le 8 juin 1774. Le 20 juillet, son ami John Lind lui envoie un mot de remerciement censé provenir de Voltaire lui-même :

*Vous avez accueilli l'enfant de ma vieillesse : vous l'avez fait avantageusement connoître aux Anglais : sans lui oter les graces dont on est idolatre chez nous, vous lui avez donné la force que nous ne nous donnons guere la peine d'atteindre.... En introduisant mon ouvrage aux Anglais, vous lui donnez un avant-coureur qui l'a éclipsé*¹³.

Une lettre à Samuel datée de janvier 1777 permet d'établir le moment où il commence à travailler sur le premier volume des *Incas*. Les éditeurs de la correspondance de Bentham pensaient que la traduction était inachevée, ou en tout cas qu'elle n'avait jamais été publiée¹⁴. Il est pourtant très probable que Bentham soit bien le traducteur du volume paru plus tard dans l'année chez Nourse, Elmsley, Lyde et Kearsley¹⁵. En mars, Bentham écrit à son frère qu'Elmsley a décidé de confier le second volume à un autre traducteur, après avoir refusé que Bentham publie ses commentaires sur Marmontel¹⁶.

La frontière entre la haute littérature et les publications à scandale est suffisamment poreuse pour permettre à Bentham d'espérer que ses talents de polémiste soient remarqués. Il travaille aussi pendant ces années avec John Lind, polémiste au service du gouvernement de Lord North, une collaboration le *Fragment sur le gouvernement* publié en 1776 est le produit direct. En outre, Bentham possède un réel talent de traducteur, comme le remarquent ses contemporains. En effet, son *White Bull* est l'une des trois traductions anglaises du conte philosophique de Voltaire parues immédiatement après la sortie de l'ouvrage en français. Outre celle de Bentham pour Elmsley, le libraire Murray en commande une autre, et la troisième paraît sous forme de feuilleton dans le *Sentimental Magazine*¹⁷. Une recension de l'époque remarque que la traduction de Bentham se singularise :

La première des traductions [celle d'Elmsley] ne copie pas servilement les tournures de l'original et, bien qu'elle prenne certaines libertés, ne dévie pas trop de son sens. Les notes sont pertinentes et satiriques. Comme la préface, elles démontrent que l'auteur est un homme selon le cœur de l'auteur. La seconde [celle de Murray] n'est pas de mérite comparable. Afin de permettre au lecteur de

¹² *The Works of Jeremy Bentham...*, X, 83.

¹³ J. BENTHAM, *Correspondence*, vol. 2, p. 189- 190.

¹⁴ J. BENTHAM, *Correspondence*, vol. 1, p. 6, 15- 16.

¹⁵ MARMONTEL, *The Incas; Or the Destruction of the Empire of Peru*, [trans. J. Bentham], London, Nourse, Elmsl[e]y, Lyde and Kearsly, 1777.

¹⁶ J. BENTHAM, *Correspondence*, vol. 2, p. 25.

¹⁷ VOLTAIRE, *Le Taureau Blanc, or, The White Bull*, London, Murray, 1774.

*se faire sa propre opinion du style dans lequel elles sont faites, nous proposons des extraits de chacune*¹⁸.

La traduction de Bentham étant sortie un peu plus tard que les autres, le philosophe a l'occasion de ridiculiser le travail de ses rivaux dans la préface. Il se plaint ainsi que l'original ait été « travesti ! mutilé ! bâclé ! corrompu ! abaissé ! vicié ! méconnaissable et monstrueux ! » et conclut qu'il est difficile d'admettre qu'elles soient tirées du même original¹⁹. Cette comparaison fournit à Bentham l'occasion d'expliquer ce qui constitue à son sens une bonne traduction :

*Fidélité, me dis-je à moi-même, la fidélité la plus rigoureuse, sera son proprium quarto modo. Sans cela, la simplicité vénérable qui caractérise l'original serait détruite, cette odeur de sainteté serait ternie par toute tentative de l'orner de grâces hasardeuses. Ç'aurait été rien de moins qu'un sacrilège de l'étouffer ainsi comme la traîtresse sabine sous le poids d'ornements trop lourds*²⁰.

Ce passage n'est pas exempt d'ironie : comme on le verra, la traduction est aussi pour Bentham le moyen de s'approprier un style d'écriture satirique et polémique qui fait florès pendant la plus grande partie du XVIII^e siècle²¹ en se mettant sous le patronage de Voltaire. Il faut aussi noter que sa relative indépendance financière permet à Bentham de choisir les textes qu'il traduit. Le choix de Voltaire et de Marmontel ne doit rien au hasard. En s'associant, même anonymement, à eux, il marque son intérêt pour une veine spécifique des Lumières françaises. Dans *Les Incas*, Marmontel se livre en effet à une critique violente du fanatisme religieux auquel il oppose la 'vraie' religion, un christianisme charitable dont le vertueux Bartholomée de Las Casas représente l'incarnation. Bentham, dans une rare note du traducteur, contraste la situation religieuse en France et en Angleterre et commente ainsi les précautions de Marmontel pour échapper à la censure :

*Toutes ces précautions et protestations de bonne foi seraient inutiles dans ce pays libre et heureux, où à condition de se tenir dans les limites de la décence, on peut exprimer son sentiment sur la religion, quel qu'il soit. Mais hélas elles sont rien moins que superflues dans le pays d'où écrit l'auteur. Son Bélisaire, qui a été l'objet d'une admiration universelle tant chez nous que chez lui (à l'exception d'un petit nombre d'intégristes bornés), n'a pu échapper à la censure de l'actuel archevêque de Paris, cet ennemi implacable de la raison et du bon sens*²².

Le traducteur reconnaît ainsi les effets combinés de l'Acte de Tolérance de 1689 qui accorde la liberté de culte aux protestants non-anglicans et de la liberté de la presse qui règne en Angleterre, pourtant il est tout aussi important de passer au crible de la raison les croyances religieuses à Londres qu'à Paris, comme le montre l'examen de la préface que Bentham rédige à sa traduction du *Taureau Blanc*.

*

Lorsqu'il publie sa traduction du *Taureau blanc* de Voltaire assortie d'une « préface qui peut tout aussi bien se lire après » comptant 136 pages in-octavo, Bentham utilise le texte

¹⁸ *The Critical review, or, Annals of literature*; Oct 1774; 38, pp. 290-294. L'autre traduction paraît par épisodes sous le titre « The White Ox » dans *The Sentimental Magazine, or General assemblage of science, taste and entertainment*, de mai à décembre 1774.

¹⁹ *White Bull*, I, lxi.

²⁰ *Ibid.*, I, v-lvi.

²¹ Voir Ashley MARSHALL, *The Practice of Satire in England, 1658–1770*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2013.

²² *The Incas*, I, xxii- xxiii.

de Voltaire pour faire ses premiers pas dans le monde littéraire. La traduction lui permet non seulement de s'appropriier les idées de l'original mais aussi les thématiques et le style satirique de l'auteur.

Le Taureau blanc est l'un des derniers contes philosophiques publiés par Voltaire. Dans un pseudo conte syriaque dans lequel sont enchâssées d'autres histoires, il se livre à une critique nourrie de ceux qui font du texte biblique la source de toute vérité religieuse²³. L'action se passe en Égypte. La jeune princesse Amaside, conseillée par le sage Mambres (figure à peine déguisée de Voltaire lui-même), est amoureuse du prince Nabuchodonosor, le rival de son père. Jaloux, son père lui interdit de prononcer jusqu'au nom de son amant. Elle rencontre alors un magnifique taureau blanc guidé par une vieille femme et se trouve immédiatement sous l'emprise séductrice de l'animal dont son amant a pris les traits. Croyant que le taureau et la vieille femme ont ensorcelé sa fille, le père d'Amaside ordonne qu'ils soient sacrifiés. Mambres obtient que la date du sacrifice soit repoussée jusqu'au jour où sera trouvé un successeur à Apis, le dieu-taureau de la ville de Memphis qui vient de mourir. Pendant ce temps, Mambres envoie un message secret aux prêtres du temple de Memphis pour leur annoncer que le Taureau blanc a été reconnu comme le successeur d'Apis. Lors de la cérémonie, Nabuchodonosor retrouve sa forme humaine et son union avec Amaside est consacrée. Autour de cette trame, Voltaire moque les croyances, les rituels et les superstitions des pseudo-Égyptiens qui multiplient les obstacles à l'union des deux amants.

Les opinions de Voltaire en matière de religion sont connues de ses lecteurs. Elles ont été présentées dans le *Dictionnaire philosophique* ainsi que dans plusieurs pamphlets²⁴. Déiste, Voltaire rejette l'autorité de la Bible et son origine sacrée. Pour démontrer l'inanité de ceux qui la considèrent comme la source de la Révélation, il s'appuie sur les travaux d'exégèse menés de part et d'autre de la Manche depuis la fin de la Renaissance et dont l'analyse au prisme de l'histoire et de la raison a mis en valeur les contradictions, voire les absurdités. Ces ouvrages ont donné lieu, à leur tour à de nouvelles défenses de l'autorité biblique. Ainsi, le *Commentaire littéral sur la Bible* publié entre 1707 et 1717 par le père Augustin Calmet et, en Angleterre, les *Discourses on the miracles of our Saviour* de Thomas Woolston (1728) entreprennent de défendre la Bible contre ces accusations en appliquant de nouvelles méthodes exégétiques : ils affirment par exemple que les contradictions apparentes ne sont que le résultat d'interprétations erronées et distinguent entre épisodes allégoriques, prophétiques et historiques²⁵. Les apologistes chrétiens, qu'ils soient protestants ou catholiques, emploient des méthodes similaires : ils s'appuient sur une analyse précise du texte de la Bible, le confrontent avec l'état actuel des connaissances sur l'histoire ancienne, utilisent l'analyse philologique des différentes versions et tentent de comprendre les mystères et les miracles en les réconciliant avec les découvertes scientifiques récentes. L'érudition de Voltaire doit être soulignée : les chercheurs ont mis en lumière la variété des sources qu'il utilise, des apologistes chrétiens à la littérature clandestine manuscrite.

²³ H. T. MASON, « A Biblical Conte Philosophique: Voltaire's Taureau Blanc », E. T. DUBOIS (éd.), *Eighteenth-century French Studies*, 1968, p. 55- 69.

²⁴ VOLTAIRE, *Le Taureau Blanc*, ed. by René Pomeau, M.-H. Cotoni, and Ch. Mervaud, Œuvres Complètes de Voltaire (Oxford, 2001). David LEVY, *Voltaire et son exégèse du Pentateuque: critique et polémique*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1975 ; Marie-Hélène COTONI, *L'exégèse du Nouveau Testament dans la philosophie française au dix-huitième siècle*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1985.

²⁵ Augustin CALMET, *Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible*, Paris, Emery, 1720 ; Thomas WOOLSTON, *Discourses on the Miracles of Our Saviour, in view of the present controversy between infidels and apostates*, Londres, 1729.

Dans *Le Taureau Blanc*, on retrouve un certain nombre d'arguments que Voltaire avait déjà employés pour nier l'origine divine de la Bible et son autorité en tant que texte sacré. Plusieurs personnages du conte sont nommés d'après des personnages bibliques et conversent avec des figures mythologiques païennes. Ézéchiël converse avec Mambres : leur existence historique est ainsi mise sur le même plan. Il ridiculise les lectures littérales de la Bible : dans le conte, la vieille femme qui guide le Taureau refuse qu'il couche à l'étable :

*[mais] mon bœuf ne peut coucher dans une écurie. Il est dit qu'il doit être attaché à une chaîne d'acier, « être toujours mouillé de la rosée, et brouter l'herbe sur la terre, et que sa portion sera avec les bêtes sauvages » (Daniel, ch. 5) . Il m'est confié, je dois obéir.*²⁶

Le conte permet aussi à Voltaire de tourner en ridicule les anachronismes d'un texte biblique qu'on fait remonter à une période indéfinie : une vieille femme écrit « sur du papier d'Égypte qui n'était pas encore en usage ».²⁷ Voltaire reprend aussi l'épisode de l'arche de Noé pour pointer l'impossibilité de lire la Bible comme un récit historique : comment les huit personnes qui composent la famille de Noé seraient-elles en mesure de nourrir des représentants de toutes les espèces animales connues ? avec quelle nourriture ?²⁸ Voltaire ne recule pas non plus devant les allusions grivoises, dénonçant la moralité douteuse de certains personnages de la Bible. Ainsi, dans le conte, c'est un serpent qui raconte tente de consoler la princesse Amaside :

*Il lui racontait les amours malheureux de Sichem et de l'agréable Dina, âgée de six ans, et les amours plus fortunés de Booz et de Ruth, ceux de Juda avec sa bru Tamar, ceux de Loth avec ses deux filles qui ne voulaient pas que le monde finît, ceux d'Abraham et de Jacob avec leurs servantes, ceux de Ruben avec sa mère, ceux de David et de Bethsabée, ceux du grand roi Salomon, enfin tout ce qui pouvait dissiper la douleur d'une belle princesse.*²⁹

Derrière le sarcasme, le message de Voltaire est clair : l'autorité de la Bible peut justifier tous les crimes et tous les vices. C'est Mambres qui a le dernier mot : « Je suis bien vieux, j'ai étudié toute ma vie : mais je vois là une foule d'incompatibilités que je ne puis concilier. »³⁰ Les lecteurs de Voltaire ne s'y trompent pas. En novembre 1774, lorsque paraissent les traductions anglaises, le *Westminster Magazine* fait le commentaire suivant : « certains des mystères de la religion chrétienne y sont tournés en ridicule, ce qui n'est à l'honneur ni de l'auteur ni de ses traducteurs. »³¹ La traduction choisie par Bentham pour la phrase de Mambres citée ci-dessus illustre la façon dont il s'approprie le texte d'origine :

*Me voici – je n'ai pas peur – Dieu le sait, j'ai usé mes yeux sur le livre des prières communes et le catéchisme de Wake toute ma vie. Et que le diable m'emporte, cela n'a ni queue ni tête, et quitte à être pendu je n'y comprends pas un mot.*³²

En adaptant les références de Voltaire aux textes que ses lecteurs britanniques reconnaissent immédiatement comme les classiques de l'Église anglicane, Bentham suit l'usage des traducteurs de son époque : pour assurer la fidélité à l'œuvre originale, il ne suffit pas de suivre le récit et, autant que possible, le style, mais également de réaliser les

²⁶ *Le Taureau Blanc*, p. 65 / *The White Bull*, II, p. 86.

²⁷ *Le Taureau Blanc*, pp. 68-9 / *The White Bull*, II, p. 91.

²⁸ *Le Taureau Blanc*, pp. 77-8 / *The White Bull*, II, pp. 99-101.

²⁹ *Le Taureau Blanc*, ch. 6 / *The White Bull*, II, pp. 131-4.

³⁰ *Le Taureau Blanc*, p. 81.

³¹ *Westminster Magazine*, Nov. 1774, p. 592.

³² *The White Bull*, II, p. 105.

adaptations nécessaires pour que l'effet produit sur le lecteur se rapproche de celui escompté par l'auteur. Dans le cas du texte de Voltaire, cela implique, voir nécessite de s'éloigner d'une traduction littérale. Ainsi, Bentham modifie-t-il presque systématiquement les références culturelles : l'archevêque de Cantorbéry remplace le « contrôleur général », un homme qui a lu « le philosophe égyptien nommé Locke » chez Voltaire devient un lecteur de « *Tristram Shandy* et de l'Entendement humain de Locke », les « vins exotiques » de Voltaire se transforment en « champagne et bourgogne » pour les lecteurs anglais. Toutes ces modifications sont effectuées de manière silencieuse par Bentham qui détourne la veine anti-catholique de Voltaire pour attaquer l'Église d'Angleterre³³.

La longue préface vient renforcer l'effet satirique du texte et permet de l'inscrire plus spécifiquement dans les polémiques religieuses de l'époque. Dans sa préface, Bentham se présente comme un érudit à qui Voltaire a confié non pas son texte français mais l'original syriaque du manuscrit³⁴. Se plaçant dans une position identique à celle de Voltaire lui-même, l'auteur de la Préface se fait exégète du manuscrit original censément rédigé en syriaque. Comment s'assurer de son authenticité ? Bentham fait mine d'employer les méthodes d'exégèse que Voltaire dénonce lui-même dans *Le Taureau blanc*. Le conte syriaque est « une œuvre inspirée », elle n'a donc pas d'auteur, c'est « une hydre », « glissante comme une anguille », un « caméléon »³⁵. En effet, l'absence d'auteur force les lecteurs à chercher dans le texte lui-même des signes d'authenticité. Que faire alors des incohérences, des contradictions ? Bentham explique que ces « absurdités » ne peuvent s'expliquer que grâce à de nouvelles méthodes d'exégèse : quels passages doivent être lus de façon littérale ? lesquels sont des « prophéties par anticipation » ? lesquels sont des « allégories » ? Si aucune des trois explications n'est possible, il faudra alors écarter le passage en question comme une « interpolation » plus tardive³⁶. Ces quatre catégories reprennent les arguments utilisés par les défenseurs de l'autorité biblique au XVIIIe siècle. Bentham conclut

L'inspiration en somme est un bouclier qui arrête toutes les flèches, un écran qu'on dresse devant les yeux inquisiteurs. La charité aurait du mal à excuser une plus grande multitude de péchés que l'inspiration n'excuse d'absurdités. ... Lorsqu'une histoire est inspirée, elle peut être (toute ou en partie) inintelligible, contredire l'histoire établie ou le sens commun. Dans chacun des cas, et dans tous, il n'y a que quatre possibilités : soit ce qui est dit est vrai de façon littérale et contre toute objection possible : soit c'est une prophétie par anticipation, soit c'est une allégorie, ou bien si la situation est désespérée, c'est une interpolation – montée sur ces quatre roues, une œuvre inspirée se rit de toutes les objections³⁷.

Comme dans la traduction, la préface développe l'attaque contre l'Église d'Angleterre en citant un certain nombre d'écrits qui défendent l'orthodoxie anglicane comme l'évêque Warburton et son ami Richard Hurd³⁸. Il cite également l'évêque de Londres Henry Compton, le doyen Humphrey Prideaux qui ont défendu la Bible contre ceux qui voulaient mettre à jour ses contradictions et Thomas Stackhouse auteur d'une *Histoire de la Sainte Bible, du commencement du monde à l'établissement du christianisme*. Bentham a aussi probablement

³³ *Ibid*, II, 113, 66, 136, 112.

³⁴ *The White Bull*, I, p. lvi

³⁵ *The White Bull*, I, p. xiii.

³⁶ *The White Bull*, I, pp. xv-xvi.

³⁷ *The White Bull*, I, pp. xiv-xv.

³⁸ Brian YOUNG, (2007, May 24). « Warburton, William (1698–1779), bishop of Gloucester and religious controversialist ». *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne].

lu des sources françaises : comme Voltaire, il cite Calmet ainsi qu'Houtteville, l'auteur de *La religion chrétienne prouvée par les faits* et que Pierre Bayle³⁹.

Mais en faisant de l'« inspiration » et de la Révélation les thèmes principaux de sa satire, Bentham fait aussi écho à une querelle religieuse qui agite l'Angleterre des années 1740 à 1770 à l'occasion du succès croissant des doctrines de John Wesley (1703-1791).⁴⁰ C'est en filigrane les prédicateurs méthodistes qu'on retrouve dépeints sous la plume satirique de Bentham :

*Un de mesa mis (un clergyman) m'a une fois assuré qu'il avait rédigé plus d'un sermon dans son sommeil, que quand il était en difficulté, il avait l'habitude de prendre un texte avec lui pendant la nuit. Alors les pensées lui venaient, et le matin suivant il ne lui restait plus qu'à écrire ce dont il avait rêvé*⁴¹.

Les controverses suscitées par l'essor du méthodisme en Angleterre ont contribué au renouveau des débats théologiques. Outre la question de l'inspiration divine et les rapports entre raison raisonnable et sentiment religieux, ils ont remis au centre des débats la figure de Paul. En effet, l'épisode de sa conversion en fait un modèle revendiqué des conversions suscitées par la doctrine méthodiste. En réponse à cette interprétation, les défenseurs de l'Église d'Angleterre cherchent à redéfinir la personnalité de Paul pour montrer que sa conversion et sa foi ne procèdent pas d'une crise mystique qui le rangerait parmi les enthousiastes, mais véritablement de l'inspiration divine⁴². Tout au long du XVIII^e siècle la critique de l'inspiration est celle des puritains, des méthodistes et des évangélistes : qu'on pense à Swift qui dénonce les attitudes des « Eoliens » dans *A Tale of a Tub* ou bien, un siècle plus tard à Byron qui raille « les hommes qui font le choix de confondre la folie avec l'inspiration et se nomment eux-même Evangélistes »⁴³.

Selon un schéma qu'on retrouvera dans ses écrits postérieurs sur la religion, Bentham file tout au long de la préface l'analogie entre la doctrine religieuse et celle de la *common law* : tout comme la Bible a ses exégètes, la *common law* anglaise a ses interprètes, en l'occurrence William Blackstone, auteur des *Commentaires sur les lois d'Angleterre*. Le parallèle entre jargon juridique et jargon religieux n'est pas une invention de Bentham. On le retrouve dans plusieurs textes contemporains, notamment dans les romans de Henry Fielding – lui-même également magistrat et familier des tribunaux anglais. Dans la préface de Bentham Ce glissement se fait grâce au thème de l'inspiration divine. Bentham file ainsi la métaphore : « *Un auteur inspiré a autant de prérogatives que le Roi d'Angleterre et encore plus de Blackstone pour les adorer.* »⁴⁴ Bentham rédige à la même époque ses *Comments on the Commentaries*, ses remarques sur les *Commentaires sur les lois d'Angleterre* de Blackstone, des manuscrits qui resteront inachevés et inédits (à l'exception du *Fragment sur le gouvernement* qui paraît de façon anonyme en 1776). Cette double réflexion sur l'autorité de la *common law* et celle des textes sacrés ouvre une piste que Bentham poursuivra dans ses

³⁹ Claude-François HOUTTEVILLE, *La Religion chrétienne prouvée par les faits, avec un Discours historique et critique sur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour et contre le christianisme depuis son origine*, Paris, G. Dupuis, 1740.

⁴⁰ Brett C. MCINELLY, *Textual warfare and the making of Methodism*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

⁴¹ *The White Bull*, I, p. xcvi.

⁴² Pierre LABRUNE, *Le siècle des jargons : le cant dans les querelles religieuses, politiques et esthétiques en Angleterre, 1740-1824*, thèse de Sorbonne Université, soutenue le 6 décembre 2019, p. 209. Il cite notamment C. Lyttleton, *Observations on the Conversion and Apostleship of Saint Paul, in a letter to Gilbert West*, Londres, R. Dodsley, 1747.

⁴³ Cité dans P. LABRUNE, *ibid.*, p. 379.

⁴⁴ *The White Bull*, I, p. xiii- xiv.

textes plus tardifs sur la religion, où le motif de la preuve est convoqué de façon répétée. Critiquer ensemble l'Église anglicane et la *common law* constitue une attaque frontale contre l'alliance de l'autorité temporelle et spirituelle qui a été réaffirmée par la Glorieuse Révolution. La portée de cette critique est sensible dès la préface du *White Bull*, dans laquelle Bentham s'en prend à la façon dont Blackstone légitime la pénalisation de la sorcellerie et de l'athéisme⁴⁵. Il ouvre ainsi la porte à une approche entièrement sécularisée du droit en concluant, de façon sarcastique que « les dieux, comme je l'ai appris de M. Blackstone, ont autant de titres que les hommes à la protection des lois »⁴⁶.

La satire de l'exégèse biblique contenue dans la traduction de Bentham du *Taureau blanc* de Voltaire et dans sa préface peut donc être considérée comme fondatrice dans son approche plus tardive des questions religieuses dans les manuscrits des années 1810-1820. Elle permet l'appropriation des idées de Voltaire et invite Bentham à acclimater ses arguments aux controverses anglaises. L'appropriation est également stylistique : Bentham ne se départira jamais d'un rire voltairien face au fait religieux. On trouve également en germe dans ces textes des arguments récurrents sous la plume de Bentham : la critique de l'inspiration divine, la volonté de renverser l'emprise de l'Église anglicane sur les institutions britanniques et une réflexion sur la preuve.

⁴⁵ *Ibid.* p. xliii, lxxvii.

⁴⁶ *The White Bull*, I, p. lxxxii.